

Éric Pessan

la plus
grande peur
de ma vie



Le livre

Personne ne s' imagine mourir d'un coup, forcément. Personne ne sait ce que contient le sac de Norbert. Sauf nous trois, Lalie, Jordan et moi, David. Et Norbert bien sûr puisqu'il a osé la prendre et l'emporter en classe avec lui, cachée dans son sac. Il est complètement malade. Il peut nous tuer d'une seconde à l'autre.

Quatre amis découvrent une grenade dans un vieux manoir datant de la Deuxième Guerre mondiale. Que faire avec cette grenade ? La laisser là ou l'amener au collège quand on est soi-même sur le point d'exploser ?

L'auteur

Enfant, Éric Pessan a joué à la guerre avant de comprendre que ce n'était pas un jeu, qu'une arme est un outil fabriqué pour tuer, blesser, détruire et briser des vies. C'est ce que nous raconte ce livre.

Adolescent, il aimait beaucoup lire. C'est alors qu'il a commencé, tout naturellement, à écrire ses propres histoires. Un jour, bien plus tard, un éditeur s'est intéressé à ses textes. De la même façon qu'il était un lecteur curieux, il est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres, romans pour adultes et romans pour la jeunesse, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, textes écrits en compagnie d'artistes ou de photographes, recueils de croquis.

Éric Pessan

La plus grande
peur de ma vie

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Zoé, Louna, Mélio

Le jour de la grenade

Quand un adulte approche un collégien, il veut toujours savoir les mêmes choses, c'est comme un interrogatoire de police, avec le sourire en plus. Les questions concernent l'état civil, la classe, l'avenir et les loisirs. Alors, allons-y : je m'appelle David, je suis en cinquième, je n'ai aucune idée de ce que je veux faire plus tard, je ne sais rien faire d'extraordinaire (je veux dire, je n'ai pas d'activités précises : je ne joue pas au piano, je ne suis pas champion de skate ou de judo, je ne pratique pas de sport dans un club, je ne suis inscrit dans aucune association). Un enquêteur qui fouillerait mon sac découvrirait trois cartes : celle de la piscine, celle de la bibliothèque et celle du collège, bien sûr. C'est tout ce qu'il y a à dire de moi, je peux simplement ajouter que j'ai trois amis, des grands amis : Jordan, Norbert et Lalie. Lalie, c'est plus qu'une amie, c'est aussi une fille, mais c'est une autre histoire.

Voilà, le résumé est vite fait. Il y a bien une chose que j'aime faire même si je n'en parle pas vraiment. C'est une chose que je ne peux faire que seul et enfermé dans ma chambre : j'aime écrire. Ce n'est pas comme être le meilleur buteur de l'équipe de foot du quartier ou le chanteur

d'un groupe de rock, ce n'est pas un truc très valorisant, pas un truc que l'on note sur la fiche de renseignements du collège, en début d'année, à la rubrique « loisirs et hobbies ». J'ai une collection de cahiers remplis de morceaux d'histoires, de débuts, d'idées, de scénarios. J'écris à la main parce que mes parents me trouvent trop jeune pour avoir un ordinateur. Je m'en fiche. D'ailleurs, si j'avais un ordinateur, j'y ferais tout sauf écrire, je crois bien.

Quand on écrit une histoire, l'important, c'est le début, la première phrase qui accroche le lecteur, se plante dans son œil et son imagination.

Du genre :

Ce matin-là, j'ai pensé que nous allions tous mourir.

Ou :

C'est sûr, je me suis dit, dans une minute mon corps sera déchiqueté en mille morceaux sanguinolents.

Ou bien encore :

Au sourire de Norbert, j'ai compris qu'un drame terrible se préparait.

Sauf que j'ai du mal à dramatiser cette histoire, à ajouter des effets, des rebondissements, du suspense. Parce que cette histoire est vraie, que Jordan, Norbert et Lalie sont vraiment mes meilleurs amis, et que je veux écrire au sujet d'une chose terrible qui nous est arrivée, une chose que je ne parviens pas à oublier.

C'est l'histoire de la plus grande peur de ma vie.

Voilà, c'est en écrivant que je finis par trouver les mots justes. J'aurais dû commencer par là.

C'est l'histoire de la plus grande peur de ma vie.

Comme souvent, Lalie comprend en premier, c'est elle qui a deviné. Je ne sais pas comment elle fait, il lui suffit d'un regard et elle sent qu'il se passe une chose anormale, une chose terrible. Une chose qui n'aurait jamais dû se produire.

C'est le matin, une banale matinée de novembre, on entre en classe, on a deux heures de français et dehors le ciel est chargé de lourds nuages. Gris et bas, gorgés de pluie, prêts à se déchirer. Nous avons cours dans le bâtiment B en face du terrain de sport, celui qui n'a pas de préau ou d'auvent. Chaque fois qu'il risque de pleuvoir, on se bouscule un peu, on veut se mettre à l'abri avant le début de l'averse.

J'ai entendu des rumeurs sur les gens qui possèdent un sixième sens, ou sur les filles qui auraient une intuition particulière dont seraient dépourvus les garçons. Ma mère en parle souvent à mon père et à moi. Elle dit que les femmes sont plus subtiles, qu'elles sentent des choses que les hommes ignorent. Je ne sais pas si elle est sérieuse ou si elle se moque de nous. Sans doute un peu des deux. Moi, je crois que ceux qui remarquent une chose avant

les autres font tout simplement preuve d'intelligence. Elle est douée, Lalie, elle m'a surpris à plusieurs reprises, elle semble toujours savoir ce que j'ai dans la tête.

Au moment d'entrer en classe, je croise le regard de Lalie et je comprends aussitôt que quelque chose ne va pas.

Mais
vraiment
pas.

Figée comme une statue, Lalie ouvre grand les yeux, je la vois se secouer, hésiter à se diriger vers sa place. On dirait qu'elle est malade, ou qu'elle se réveille d'un mauvais rêve. Je m'arrête à mon tour pour mieux l'observer. Ses lèvres tremblent. Et brusquement j'ai du mal à respirer, l'air s'est épaissi. Il y a une chose désagréable et invisible en suspension. Une menace sans rapport avec la pluie qui arrive ni avec une possible interrogation surprise. Une menace qui n'entretient aucun rapport avec nos vies ordinaires. Une chose violente, noire et mauvaise qui est là, cachée quelque part, comme un prédateur tapi dans les hautes herbes de la savane qui attend la venue d'une proie.

Je sens un frisson courir sur mes jambes et mes bras. Pourtant, je ne suis pas plus trouillard qu'un autre, je n'ai jamais peur sans raison. De nouveau, Lalie ne bouge plus, ses yeux ne quittent pas le fond de la classe.

Plusieurs choses alors se produisent simultanément :

Oh, non, je pense,
et je tourne lentement la tête,
et je vois Jordan près de la fenêtre, figé lui aussi,
et je comprends,
je vois qu'il observe le même point que Lalie,
je sais,
Norbert,
là,
tout au fond de la classe,
Norbert, que Lalie et Jordan fixent avec insistance
et effroi,
alors, je n'ai d'autre choix que de regarder Norbert à
mon tour.

Rouge vif, il sourit comme jamais je ne l'ai vu sourire. Ses mains tremblent d'excitation et de joie mêlées, il trépigne littéralement et j'ai le temps de penser que la journée va se transformer en catastrophe.

Isolés au milieu du bruit et de la cohue, nous sommes trois : Lalie, Jordan et moi, nous formons une ligne presque parfaite, la diagonale du rectangle de la salle de cours, immobiles, occupés à braquer nos six yeux sur Norbert qui vibre de plaisir. Nous sommes trois à avoir deviné.

Un rayon de soleil troue les nuages à cet instant et vient dessiner un arc-en-ciel à travers l'une des vitres de la classe. Je ne sais pas pourquoi je remarque ce détail. Il n'a aucune importance. La beauté de la lumière n'empêchera pas le drame.

Pendant que les autres élèves s'installent, Norbert retire son sac de ses épaules pour le poser à côté de sa table. Sous nos yeux horrifiés, il s'empêtre dans une sangle, le sac tombe et heurte le carrelage en produisant un grand tintement métallique.

Instinctivement, je rentre la tête dans mes épaules, je serre les dents. Je vois Lalie qui se tasse, Jordan qui se baisse. Je sais qu'il est croyant, je me demande s'il a eu le temps de recommander son âme à Dieu.

Mais rien ne se produit et le choc passe inaperçu dans le brouhaha habituel d'un début de cours. Les autres élèves s'assoient, parlent, rient, des vestes glissent sur les dossiers des chaises, des pieds frottent le sol, des mains empoignent des classeurs et des trousse, quelqu'un tousse, une fille éternue. Il ne s'est pas écoulé plus de trente secondes depuis que la porte de la classe s'est ouverte. Mon père a une histoire pour parler de la relativité du temps. Mon père a des histoires pour tout. Il dit que cinq minutes assis sur un poêle brûlant paraissent plus longues qu'une heure en compagnie d'une belle femme. Je comprends brusquement ce qu'il veut dire : la matinée va durer une éternité.

Personne ne s'imagine mourir d'un coup, forcément. Personne ne sait ce que contient le sac de Norbert.

Sauf nous trois,
Lalie,
Jordan
et moi, David.

Et Norbert bien sûr puisqu'il a osé *la* prendre et *l'*emporter en classe avec lui, cachée dans son sac. Il est complètement malade.

Il peut nous tuer d'une seconde à l'autre.

Ce que Mme Kaplan nous raconte deux heures durant, je n'en garde aucun souvenir, sauf l'instant où elle prononce le mot *explosion*. Je relève trop tard la tête. Je ne sais pas à quoi elle fait allusion, je n'écoute rien. Le sac de Norbert occupe tout mon esprit. Mille fois, j'ai envie de lever le doigt et de le dénoncer, mille fois je ravale mes mots. Si je trahis Norbert, il aura de gros problèmes. Et sans doute ses parents aussi. Et sans doute Jordan et moi aussi. Et sans doute Lalie également. Et je ne veux pas que Lalie soit mêlée à ça. Alors je me tais, je laisse passer la première heure, puis la seconde. Le cours de Mme Kaplan s'étire, chaque seconde devient une minute, chaque minute une heure, elle n'en finit plus de parler, de dicter et je n'en finis plus de faire semblant d'écrire dans mon classeur. De sa bouche dégringolent des sonorités étouffées qui ne ressemblent pas à des phrases. Ce qu'elle raconte ce matin n'a aucun sens.

Et dehors le ciel a ouvert les vannes en grand : c'est le déluge. La pluie heurte les vitres, trouble la vue. Les buts du terrain de hand dansent lentement. J'aimerais que la pluie inonde la classe, qu'elle nous oblige à interrompre le cours, j'aimerais qu'il se passe quelque chose, qu'un

exercice d'incendie nous oblige à quitter la classe en laissant nos affaires à l'intérieur.

L	o	L	a	t	i	e	b	p	l
a	m	a		o	e		e	l	u
	b		p	m		t		u	i
p	e	p	l	b	t	o	L	i	e
l		l	u	e	o	m	a	e	
u	L	u	i		m	b			t
i	a	i	e	L	b	e	p	t	o
e		e		a	e		l	o	m
	p		t			L	u	m	b
t	l	t	o	p	L	a	i	b	e
o	u	o	m	l	a		e	e	
m	i	m	b	u		p			L
b	e	b	e	i	p	l	t	L	a
e		e		e	l	u	o	a	

Au risque de paraître fayot, je dois avouer que j'aime beaucoup les cours de français, tout spécialement lorsque Mme Kaplan nous fait rédiger des rédactions ou nous propose des exercices d'écriture. Le mardi, sur le temps du midi, elle propose un atelier libre et ouvert à tous. J'y vais le plus souvent possible. On fait des jeux, comme celui de la boule de neige (écrire un poème qui comprend un seul mot à la première ligne, puis deux à la deuxième, puis trois à la troisième, et ainsi de suite), on fait des calligrammes aussi (des poèmes dont l'écriture forme un dessin). Parfois, elle nous donne cinq ou six mots que l'on

doit inclure dans un texte. Le plus difficile, c'est le lipogramme où on s'interdit l'usage d'une lettre. Si c'est le *w* ça ne pose pas de problème, mais si c'est le *e* on s'arrache les cheveux. Elle nous a montré un roman, un roman entier, écrit sans cette voyelle. Un travail de fou. D'ailleurs, au dos du livre, l'auteur avait un peu une tête de fou avec sa barbiche et ses cheveux en bataille.

Mais je m'é gare.

Ce que je veux dire, c'est que durant le cours je ne pense qu'à ce qui est caché dans un cartable au fond de la classe. Je pourrais presque voir au travers de la toile, comme si j'avais une supervision. Un fruit de métal, mortellement dangereux : un ananas prêt à exploser à tout instant, à projeter ses éclats en tous sens, à nous déchi queter les uns après les autres, à commencer par Norbert.

Mais qu'est-ce qui lui a pris d'emporter la grenade au collè ge ?

Le plus discrètement possible, mon regard passe de celui de Lalie à celui de Jordan, si bien que Mme Kaplan me rappelle à l'ordre.

David ! je sursaute, souris bêtement et elle reprend son cours. Ses lèvres bougent et j'ai l'impression d'être séparé du reste de la classe par une vitre épaisse, c'est comme regarder la télé en coupant le son. Je n'entends que les battements de mon cœur à mes oreilles.

J'ai peur.

Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Impossible de jeter un œil à Norbert sans me retourner.
Il est fou, je me dis
Puis : il pense que c'est un jeu.
Puis : il se croit dans un film.
Puis : j'ai beau passer mon temps à écrire des histoires,
jamais je n'aurais imaginé un si mauvais scénario.
Puis je réalise que j'ai épuisé le stock de mes pensées,
la peur gomme chaque mot à mesure qu'il se forme dans
mon esprit.
Je suis blanc, vidé, terrifié.
Déserté.

Et il est grand temps de raconter les choses dans l'ordre.
En commençant par le début, par le jour où Lalie, Jordan,
Norbert et moi avons trouvé une grenade.

Une vraie grenade.

Une grenade de l'armée américaine datant de la
Seconde Guerre mondiale (j'ai vérifié, j'ai trouvé de nom-
breuses photos sur internet).

Une arme imaginée, conçue et fabriquée pour tuer
des gens.

La visite au manoir

Retour vers le passé, je fais un petit bond d'un jour en arrière. Cela se passe hier, le 11 novembre, et comme nous sommes jeudi, cette journée est un cadeau : pas de cours, pas de sonnerie de réveil le matin. Une longue journée où on ouvre les volets, on regarde le ciel parcouru de traînées blanches et grises, on prend son petit déjeuner, on s'envoie des SMS pour savoir ce que l'on va faire, on se donne rendez-vous comme d'habitude dans le petit parc en bas de l'immeuble, et – une fois que l'on est tous les quatre réunis – on se demande ce que l'on va bien pouvoir inventer pour occuper nos libertés.

On raconte une ou deux blagues, on escalade la structure en bois. À un moment, je me pends par les pieds, je mets la tête en bas tout en cherchant à me souvenir quand j'ai perdu le plaisir d'escalader ce truc qui ressemble vaguement à un bateau. Je ne sais plus à quel âge j'ai compris que le terrain de jeu n'était pas un océan infesté de pirates mais un petit parc envahi de déchets où les chiens font leurs besoins entre deux cannettes éventrées. Je crois que c'est ça, grandir : on découvre des choses qu'on ne voyait pas avant. On perd des rêves à mesure que l'on gagne des libertés.

Hier matin, on cherchait une idée pour occuper notre journée fériée. Peut-être cherchait-on à renouer avec les jeux qui nous aspiraient tout entiers voici quelques années ? Il faut préciser que l'on habite tous les quatre le même immeuble, alors on a passé des centaines d'heures dans ce petit parc : on s'est poursuivis, on a joué à chat perché et à cache-cache dans les buissons. On y a ri. Peut-être même qu'on y a fait nos premiers pas. Qui sait ? On se connaît depuis toujours. Même adresse, mêmes écoles et la joie de se retrouver dans la même classe au collège cette année.

Hier matin, le parc était triste, poussiéreux et gris. On a regardé une vidéo marrante que l'on connaît déjà par cœur sur le téléphone de Norbert, Lalie nous a photographiés, on a joué à prendre des pauses idiotes, on a tiré la langue en lui faisant promettre de n'envoyer les photos à personne. On l'a menacée de terribles représailles si quiconque un jour voyait nos grimaces. Depuis le temps, pourtant, on sait que l'on peut lui faire confiance. Elle doit avoir fait des millions de photos de nous, et elle n'en a jamais envoyée une seule à qui que ce soit. La photo, c'est son truc à Lalie. Elle en fait des géniales, elle a l'œil.

Au bout d'un moment, on en avait marre, alors on a regardé là-haut, le ciel au-dessus de l'immeuble, on s'est demandé s'il allait pleuvoir, exactement comme on entend nos parents se le demander. À ce rythme, la journée allait être longue.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Plus haut que les oiseaux
Et les lumières dansaient dans le ciel
Aussi loin que possible*

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2017

ISBN 978-2-211-23258-6